

## Article

---

« Pratiques réticulaires et inscription de la différence dans l'institution scientifique »

Isabelle Lasvergnas-Grémy

*Sociologie et sociétés*, vol. 13, n° 2, 1981, p. 83-94.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001414ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

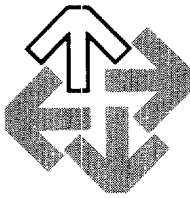
---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

---

# Pratiques réticulaires et inscription de la différence dans l'institution scientifique



ISABELLE LASVERGNAS-GRÉMY

---

Jusqu'à une époque très récente la question de la différence sexuelle dans le fonctionnement du social n'était que marginale pour la sociologie et la transformation sociale qu'elle se donnait pour but. Il n'est qu'à garder en mémoire à titre d'exemple les discussions fondamentales entre Kollontaï<sup>1</sup> et Lénine sur l'ordre des priorités révolutionnaires : les rapports de classe, on s'en souvient, sont toujours les lieux d'ancrage primordiaux des luttes d'intérêts irréconciliables, et ce sont donc ces rapports, qui, du coup, doivent dicter l'ordre des combats à mener. Quant aux inégalités sexuelles, elles sont au mieux des contradictions secondaires greffées sur les contradictions classistes majeures et appelées à disparaître naturellement après la liquidation des premières.

Il fallut donc attendre les années soixante-dix et le déferlement international des mouvements féministes pour que sous leur pression soit enfin pointé le silence fermé des paradigmes sociologiques — et en particulier du marxisme — sur l'inégalité sociale entre les sexes. Aujourd'hui, désormais enrichi de l'apport des luttes féministes et réveillé par elles d'une certaine surdité, le discours sociologique officiel peut aller jusqu'à inclure dans ses préoccupations l'écart entre les hommes et les femmes à l'intérieur des procès de production et de reproduction, ou l'inégalité structurelle des rôles et des fonctions entre acteurs de sexes différents. Mais que valent les termes dans lesquels la question de la différence sexuelle se trouve aujourd'hui récupérée et dans quelle mesure y a-t-il production véritable de connaissance nouvelle, démasquage de pans occultés, découverte

---

1. B. E. Clements, *Bolchevik Feminist: the Life of Aleksandra Kollontaj*, Bloomington, Indiana University Press, C. 1979, 352 p.

cognitive? Reprenant à notre compte les remarques d'auteurs telles Sarah Kofman<sup>2</sup>, ou Maria Mies<sup>3</sup>, nous écrivons du sociologique que comme d'autres discours à propos du féminin « il ne saurait que spéculer, c'est-à-dire philosopher, construire un système destiné à justifier une idée fixe » — au sens de fixée, close — « tendancieuse, fondée non pas sur l'observation mais sur l'autoperception » et le renforcement de croyances archaïques. En net, le principal problème auquel nous faisons face en tant que féministes est le biais masculin qui prévaut dans pratiquement toutes les disciplines pour une grande part du travail théorique et empirique produit à travers des siècles de quête scientifique. C'est en premier chef à cet androcentrisme que nous devons nombre d'espaces blancs et d'incompréhension sociologique pour ce qui touche à la situation sociale des femmes. En outre, parce que l'idéologie sociologique est fondée sur le postulat judéo-chrétien et la pensée libérale du dix-huitième siècle de l'égalité fondamentale entre tous — égalité que l'on entend comme similitude — on ne peut ultimement concevoir quelque chose de l'ordre de la différence et qui serait irréductible comme pourrait l'être de la différence sexuelle. C'est pourquoi il est postulé qu'en dernière instance l'ensemble des agents sont inscrits et vont agir dans le système social selon une logique unique les englobant tous. Les différences perceptibles ne sont jamais que des inégalités et pour l'essentiel des inégalités de chances dans l'origine de classe ou dans l'éducation. Il en ira donc ainsi pour ce qui est de l'inscription sociale des différences sexuelles : les écarts de position des acteurs masculins et féminins, aussi tangibles soient-ils, ne sont que des accidents historiques, des résidus d'acquis culturels et de discriminations ancestrales qui devraient pouvoir être corrigés une fois qu'on a bien compris qu'il ne s'agissait que de cela. Cette non vision d'une possible altérité, résultante de logiques structurelles distinctes, va d'ailleurs se trouver accentuée, renforcée au-delà du théorique par le méthodologique. La méthodologie sociologique<sup>4</sup> tend à exprimer une réalité à partir de résidus — les indicateurs — pointés, pointillés devrais-je dire, comme signifiants de la totalité. Ces indicateurs succédanés squelettiques apparaissent comme les reflets, l'ombre portée, quantifiée de surcroît du principe d'ordonnement du réel qu'est la théorie. À toutes fins pratiques on tend à faire agir les référents indicateurs comme s'ils étaient du concret, du palpable, évidence tangible universelle et englobante du tout de la loi sociologique. En sociologie il n'est qu'un ordre du monde et non pas plusieurs et même pas deux. C'est pourquoi mesures et descriptions ne sont jamais faites qu'en écart, en comparaison avec l'ossature des référents dictés par le théorique.

Pourtant, une fois venues à la méfiance face au réductionnisme et à l'androcentrisme théoriques, et vigilantes à d'autres résonances, il nous est éventuellement possible de déceler, de mettre à jour des différences, véritables altérités traversant les barrières de signifiants érigés comme principe unificateur du réel social.

Ces réflexions théoriques peuvent être illustrées par un ensemble de données factuelles résultant de la recherche EFUS<sup>5</sup> qui confronte à l'intérieur du monde universitaire

2. S. Kofman, *l'Énigme de la Femme*, Paris, Galilée, 1980, 275 p.

3. M. Mies, *Towards a Methodology of Women Studies*, I.S.S., Institute of Social Studies, The Netherlands, The Hague, n° 77, November 1979, 35 p. Nous nous sommes aussi beaucoup inspirée dans notre démarche de l'ensemble des travaux de Luce Irigaray, et en particulier de L. Irigaray, *Speculum de l'autre femme*, Paris, Minuit, 1974, 463 p.

4. Ce fait apparaît plus clairement dans le cas de collecte de données par questionnaire, mais il n'en va pas vraiment différemment avec les autres méthodes.

5. Les résultats présentés dans cet article sont issus de la recherche EFUS (Étude des femmes universitaires scientifiques) dirigée par J. Dofny, F. Capet Antonini, S. Simard Savoie, I. Lasvergnas-Grémy. Cette recherche a été réalisée en 1978 grâce à une subvention du ministère de l'Éducation du Québec (programme FCAC) et de l'Université de Montréal. Les résultats traités ont été obtenus à partir d'un double échantillon stratifié représentatif de trois cents soixante douze hommes et deux cent trois femmes ayant un poste régulier d'enseignement ou de recherche dans l'ensemble des universités québécoises. Le taux de participation à l'enquête par la poste a été de 48,3% pour les hommes et de 49,7% pour les femmes. La collecte des questionnaires a été effectuée par le Centre de sondage de l'Université de Montréal, et nous devons à M. V. Tremblay, directeur du Centre de sondage, le modèle d'échantillon utilisé. Les données obtenues ont été pondérées de façon à corriger les variations des taux de réponse.

québécois la population des hommes scientifiques à la population des femmes scientifiques. Ma tentative de démonstration reposera sur l'étude des comportements de cent quatre vingt hommes et de cent une femmes universitaires. Les scientifiques sélectionnés représentent une quinzaine de champs disciplinaires et une soixantaine de sous-spécialisations en sciences mathématiques, physiques, biologiques, chimiques et médicales. Soit, en bref, ce que le langage commun recouvre du terme de sciences exactes ou sciences fondamentales. Un des traits marquants de ces domaines scientifiques au Québec comme ailleurs, est de ne compter qu'une très faible minorité de femmes par rapport à la population universitaire totale dans ces mêmes domaines : la présence féminine au niveau professoral en effet, n'excède à peu près jamais les quinze — vingt pour cent de la population universitaire et n'atteint même pas cinq pour cent dans les secteurs des mathématiques et des sciences physiques<sup>6</sup>. Cette grande faiblesse numérique de la présence féminine doit donc être interprétée comme un indice immédiat de la difficulté ou de la résistance d'accès des femmes aux carrières scientifiques, et spécifiquement dans ces champs là. Pourtant ces femmes chercheurs, minoritaires parmi la collectivité scientifique et la population féminine salariée, témoignent à bien des égards d'une situation féminine extraordinaire.

Transfuges dans un lieu qui leur est par réputation étranger, non « naturel », — l'univers des sciences exactes — hautement qualifiées, massivement d'origine bourgeoise et fort souvent célibataires (dans pratiquement un cas sur deux) elles s'avèrent être sociologiquement parlant, tout à fait atypiques en tant que femmes. Exemptes de la double tâche qui frappe en général les autres femmes et en prise avec les codes de l'idéologie dominante et de la culture savante elles se trouvent jouir d'un double privilège qui devrait, à bien des égards, en faire les similaires des hommes les mieux nantis. En effet, si l'on se réfère aux principes sociologiques de base, le comportement individuel ou celui des groupes est essentiellement sous-tendu par leur rapport à l'économique ou au culturel, rapport induit par la place de l'individu dans la structure d'ensemble et par ce que cette place accompagnée de ses attributs (origine de classe, niveau de scolarité, appartenance ethnique, sexe, etc.), sous-entend comme rapport de connaissance / mé-connaissance à l'ensemble du système et donc comme possible d'action. Dès lors que par naissance, par diplomation et par statut civil les femmes ont accès aux places des maîtres, on pourrait éventuellement s'attendre à ce qu'elles se distribuent dans la citadelle de la science selon des schèmes conformes à la norme dominante.

Tableau 1

Emploi des parents par sexe des scientifiques

Emploi parents catégorie socioprofessionnelle*	Emploi du père		Emploi de la mère	
	hommes %	femmes %	hommes %	femmes %
1. strate supérieure	22,5	49,8	1	2
2. strate intermédiaire	45,9	41,9	9,8	30,1
3. strate inférieure	28,3	7,5	5,2	3,2
4. hors travail	3,3	0,8	84	64,7
Total	100	100	100	100
	N = 259		N = 252	
	p. (X <sup>2</sup> ) 0,0000		p. (X <sup>2</sup> ) 0,0005	

\* 1. Haute administration publique et privée, grands propriétaires, membres des professions traditionnelles, universitaires; 2. cadres moyens, agriculteurs, semi-professionnels, enseignants du niveau primaire et secondaire, artisans; 3. Contremaîtres, surveillants, cols blancs, cols bleus.

6. I. Lasvergnes-Grémy, A. Demers-Plante, *Évolution de la participation féminine dans les sciences exactes et les sciences de la vie (1960-1975), Étude historique*, Document ronéotypé, 72 p., 1977.

## POSITION DES FEMMES DANS LA HIÉRARCHIE UNIVERSITAIRE

La question des postes occupés par les femmes scientifiques est primordiale. Il ne suffit pas de constater leur très petit nombre dans l'ensemble du monde universitaire, encore faut-il insister sur leur répartition très particulière dans la hiérarchie universitaire. À cet égard, le constat est clair : les femmes scientifiques sont partout et toujours concentrées dans les niveaux inférieurs contrairement à leurs collègues masculins qui eux, couvrent beaucoup plus régulièrement le continuum de la hiérarchie universitaire ; qui plus est, 54% des femmes sont soit, chargées d'enseignement, adjointes à une équipe de recherche ou, professeurs adjoints (autant de postes non permanents), et à peine, 4,4% d'entre elles accèdent à des postes de direction. Chez leurs collègues masculins le profil hiérarchique se présente plutôt comme inversé. C'est justement au niveau le plus contractuel, là où la permanence d'emploi est la plus réduite que les hommes sont le moins nombreux (7,2% d'entre eux) ; alors que statistiquement parlant il leur est aussi facile de parvenir au faite de la hiérarchie universitaire qu'à n'importe quel autre niveau intermédiaire. En fait, dans l'ensemble des universités québécoises en sciences une femme a quatre fois plus de chances qu'un homme d'être simple chargée d'enseignement ou simple chercheur et six fois moins de chances d'occuper un poste de direction de département ou de décanat.

Tableau 2

Postes universitaires par sexe

Poste*	Sexe	
	hommes %	femmes %
1	7,2	28
2	17,4	25,9
3	28,8	26,8
4	22,5	14,9
5	24,1	4,4
Total	100 N = 254	100 p. (X <sup>2</sup> ) 0,0000

\* 1. Adjoint d'enseignement ou agent de recherche ; 2. professeur adjoint ; 3. professeur agrégé ; 4. professeur titulaire ; 5. directeur de département ou poste de décanat.

## INFLUENCE DE L'ÂGE SUR LA PROMOTION DES CHERCHEURS

L'âge affecte très différemment l'accès aux postes selon que l'on est un homme ou une femme. Une lecture globale pour l'ensemble des universités démontre que la hiérarchie des postes recouvre la pyramide des âges : les plus jeunes scientifiques sont au bas de l'échelle et les plus âgés au haut. Mais ce résultat est une règle masculine qui ne joue absolument pas de la même façon dans le cas des femmes. Pour elles la progression institutionnelle en fonction de l'âge se trouve complètement perturbée par rapport au modèle masculin. Cet élément est d'autant plus important que toutes choses étant égales les femmes scientifiques québécoises ne sont ni nettement plus jeunes, ni nettement plus vieilles que leurs homologues masculins. Quoiqu'il en soit elles ne présentent pas du tout la même régularité de carrière en termes d'âge que les hommes. À tous les échelons du bas on retrouve des femmes chercheurs plus âgées qui semblent s'attarder, alors que contrairement aux hommes accéder aux postes supérieurs ne souffre aucune exception à

la règle de l'indispensable séniorité lorsqu'on est une femme. En outre, en comparant à âge constant la position des hommes et celle des femmes on constate que dès le départ le décalage dans la progression de carrière est nettement amorcé, ceci indépendamment de toute expérience maritale ou maternelle pour les femmes concernées.

Tableau 3

Postes universitaires par sexe : comparaisons à âges constants

Poste*	25-35 %		36-41 %		42-47 %		48-69 %	
	hommes	femmes	hommes	femmes	hommes	femmes	hommes	femmes
1	22	59,7	2,3	6,7	2,4	22,5	4,7	15,8
2	51,6	32,5	11,2	29,8	9,6	16,8	4,7	22,8
3	20	7,8	44,8	63,5	37	18,1	16	26,6
4	4,9		16,9		23,1	42,6	37,3	20,6
5	1,5		24,8		27,9		37,3	14,2
Total	100	100	100	100	100	100	100	100
	N = 62 p. (X <sup>2</sup> ) 0,03		N = 62 p. (X <sup>2</sup> ) 0,04		N = 62 p. (X <sup>2</sup> ) 0,002		N = 67 p. (X <sup>2</sup> ) 0,02	

\* 1. Adjoint d'enseignement ou agent de recherche; 2. professeur adjoint; 3. professeur agrégé; 4. professeur titulaire; 5. directeur de Département ou poste de décanat.

On pourrait multiplier ces mesures ponctuelles d'inégalités sans épuiser pour autant la description, et *a fortiori* l'explication des écarts de places entre les scientifiques des deux sexes. En nous centrant sur une question particulièrement substantielle et qui concerne la présence dans les réseaux et les modes de communication entre scientifiques nous pouvons mieux découvrir où se trouvent les femmes dans les réseaux et comment elles y pénètrent. Plusieurs études sur ce sujet ont souligné la part relativement congrue occupée par les femmes<sup>7</sup>. Mais jusqu'à présent l'essentiel des approches explicatives retenues étaient soit celle de la discrimination dont les femmes sont l'objet dans un lieu qui les méconnaît soit celle de l'autosélection ou de l'autorenonciation. Pourtant une autre question pointue et mérite attention : partout où elles se trouvent les femmes ne transporteraielles pas une différence qui se démarque et se repère dans les interstices d'une structuration organisée et systématique bien connue ?

## MODÈLES D'INSERTION DANS LES RÉSEAUX SCIENTIFIQUES

À première vue les résultats observés en analyse bivariable terme à terme révèlent peu de différence significative entre les hommes et les femmes. Toutefois une espèce de constellation de présence — absence dans des lieux différents des hommes et des femmes m'a amenée à vouloir tester plus avant une série d'hypothèses. En regroupant sous forme de score, d'une part la visibilité dans les réseaux nationaux et internationaux, et d'autre part les modes de communication privilégiés, nous aboutissons à la lecture suivante : la variation de l'intensité et de la multiplicité des contacts avec d'autres scientifiques se décèlent surtout dans le cas du Canada et des États-Unis, le Québec et le reste du monde

7. D. Crane, « Scientists at Major and Minor Universities : A Study of Productivity and Recognition », *American Sociological Review*, vol. 30, octobre 1965, pp. 699-714, voir aussi du même auteur, « Social Structure in a Group of Scientists : A test of the « Invisible College » Hypotheses », *American Sociological Review*, vol. 34, juin 1969, pp. 335-355.

étant investis de façon similaire par les scientifiques des deux sexes<sup>8</sup>. En ce qui concerne toutefois, l'intensité de la présence féminine sur la scène nationale ou américaine, on dénote sa relative faiblesse par rapport à la présence masculine. Au niveau du Canada les trois quarts des femmes ne dépassent pas deux formes de contacts fréquents avec des collègues scientifiques et dans le cas des États-Unis c'est à peine un peu plus du quart d'entre elles qui estiment nouer plus d'un type de contact avec des homologues américains. Lorsqu'on sait l'importance du champ scientifique américain et son hégémonie dans le domaine des sciences fondamentales on peut prendre la mesure de la difficile percée des femmes universitaires québécoises sur la scène scientifique internationale.

Tableau 4

Multiplicité des contacts scientifiques internationaux selon le sexe

Multiplicité des contacts	Canada		États-Unis	
	hommes %	femmes %	hommes %	femmes %
Aucun	33,5	44,2	41,2	47,8
1	16,3	18,6	12,1	23,8
2	10,2	12,7	13,2	7,9
3	11,2	10,6	9	9,3
4	6,5	8,8	8	2,1
5 et plus	22,3	5,1	16,5	9,1
Total	100	100	100	100
	N = 281 p. (X <sup>2</sup> ) 0,03		N = 281 p. (X <sup>2</sup> ) 0,01	

Qui plus est la forme des contacts privilégiés par hommes et femmes se façonne de façon distincte. Si en terme d'intensité on ne note *a priori* aucune différence significative pour ce qui touche la collaboration à une recherche, la participation à des colloques ou à des réunions, la participation à des séminaires conjoints et les échanges de commentaires critiques, les écarts se creusent dans le cas de la rédaction d'articles en collaboration, des échanges de tirés à part, d'information ou de résultats préliminaires. Or ce modelage des manières de contacts scientifiques n'est en aucune façon innocent et neutre : la seconde série de contacts recouvre essentiellement le mode de fonctionnement des collègues invisibles qui président à la constitution des champs de recherche pour l'avancement de la connaissance. Et c'est dans ces contacts là que les femmes se montrent le plus absentes : seulement 22,3% des femmes semblent avoir une habitude d'échange de tirés à part à l'échelle internationale, 18,7% échangent des informations au même niveau, 6,4% écrivent des articles en collaboration avec des scientifiques étrangers et 4,7% partagent des résultats préliminaires avec des équipes non canadiennes<sup>9</sup>.

8. La question posée était la suivante : « Dans le cadre de vos activités professionnelles, veuillez nous indiquer si vous entretenez des relations fréquentes (plusieurs fois par an) avec d'autres scientifiques. » Les contacts testés étaient : collaboration à une recherche, rédaction d'articles, échange de tirés à part, participation à des colloques ou réunions, participation à des séminaires conjoints, échange d'information, échange de résultats préliminaires, échange de commentaires critiques. Les lieux de contacts étaient classés de la façon suivante : Québec, reste du Canada, États-Unis, Europe, autres pays.

9. Les études sur la discrimination des femmes en sciences ou à tout le moins leur statut inférieur sont nombreuses. Pour références essentielles nous citerons les travaux de : J. Cole and S. Cole, *Social Stratification: A Case of Intellectual Sexism*, *American Journal of Sociology*, vol. 78, janvier 1973, pp. 936-945; M. A. Ferber and J. W. Loeb, « Performance, Rewards and Perceptions of Sex discrimination among Male and Female Faculty », *American Journal of Sociology*, vol. 78, janvier 1973, pp. 995-1002; C. Epstein « Encountering the Male Establishment: Sex Status Limits on Women's Careers in Professions », *American Journal of Sociology*, vol. 75, mai 1970, pp. 965-982; B. Reskin, « Scientific Productivity, Sex and Location in the Institution of Science », *American Journal of Sociology*, vol. 83, mars 1978, pp. 1235-1243; *Signs*, « Women, Science and Society », vol. 4, automne 1978, n° 1.

Cette lecture statique d'inégalités ou de différences à partir de résultats d'analyse bivariée ne suffit toutefois pas à faire la preuve que la différence d'insertion des acteurs dans la communauté scientifique est due à leur seule identité sexuelle. Nous devons tester sous forme d'hypothèses multivariées l'impact que d'autres caractères induits tels l'origine sociale, l'origine géographique, le poste hiérarchique ou l'âge peuvent avoir sur l'attitude des deux sexes.

Tableau 5

## Fréquence des contacts scientifiques selon le sexe

Fréquence des contacts	Rédaction d'articles en collaboration		Échanges de tirés à part		Échanges d'information		Échanges de résultat préliminaires	
	hommes	femmes	hommes	femmes	hommes	femmes	hommes	femmes
	%	%	%	%	%	%	%	%
Aucun	51,6	59	56,8	51,8	31,2	35,8	60,6	55,3
1	18,5	17,2	7,3	8,5	17,5	29	16	18,9
2	9,4	17,4	5,7	17,4	16,2	16,5	8,7	21,1
3*	11,7	2,9	4,9	3	10,5	9,7	4,7	2,5
4*	5,7	1,2	6,6	10,9	12,6	3,6	4,5	1,7
5*	3,1	2,3	18,7	8,4	12	5,4	5,5	0,5
Total	100	100	100	100	100	100	100	100
	N = 281		N = 281		N = 281		N = 281	
	p. (X <sup>2</sup> ) 0,02		p. (X <sup>2</sup> ) 0,00		p. (X <sup>2</sup> ) 0,02		p. (X <sup>2</sup> ) 0,01	

\* À partir de trois contacts et plus nous avons affaire à la scène scientifique internationale.

C'est en contrôlant par le sexe des informateurs la structure des contacts scientifiques que l'écart entre hommes et femmes devient vraiment tangible. En effet, non seulement les femmes se distinguent-elles par une participation construite de façon différente, mais de plus elles échappent à la logique explicative qui dans le cas des hommes rend compte de leur présence dans les réseaux. Pour la population masculine la forme des contacts et la visibilité sont pour l'essentiel, fonction de l'âge et surtout du poste hiérarchique. Néanmoins des variables antécédentes à la sélection universitaire peuvent encore jouer : l'origine sociale et l'origine géographique continuent de peser sur leur mode de socialisation. Ainsi note-t-on une trace des effets de l'origine sociale tant au niveau des échanges de résultats préliminaires que des commentaires critiques : les hommes universitaires d'origine plus bourgeoise semblent avoir plus de propension ou d'aisance à multiplier ce genre de contacts. Il en va de même pour l'impact du lieu de naissance sur la visibilité dans les réseaux internationaux. La rédaction d'articles en collaboration avec des collègues étrangers, la transmission d'information de résultats préliminaires sont davantage marqués chez les hommes qui ne sont pas nés au Québec ou au Canada. Pour ces derniers on peut penser qu'ils ont voulu garder ou développer des liens professionnels avec leur pays d'origine. Mais pour ce qui en est des femmes, curieusement on ne note aucun effet de l'origine sociale ou géographique. Pourtant, on l'a vu les femmes scientifiques ont comparativement aux hommes une origine bourgeoise plus marquée. De même elles sont très fréquemment d'origine étrangère (56,9% contre 36,5% chez les hommes) et plus rarement d'origine québécoise (35,7% contre 57,6%)<sup>10</sup> ou canadienne (7,3% contre 5,9%). De ce fait elles auraient dû d'autant plus pouvoir profiter d'acquis

10. La rareté de femmes scientifiques d'origine québécoise s'explique par le très fort retard des femmes québécoises dans l'accès à l'éducation supérieure et particulièrement en sciences exactes.

Tableau 6

Poste*	Échange de tirés à part						Échange d'information						Échange de résultats préliminaires					
	Hommes			Femmes			Hommes			Femmes			Hommes			Femmes		
	Québec %	CND/EU %	(p)X <sup>2</sup> ,02	Québec %	CND/EU %	(p)X <sup>2</sup> ,02	Québec %	CND/EU %	(p)X <sup>2</sup> ,02	Québec %	CND/EU %	(p)X <sup>2</sup> ,02	Québec %	CND/EU %	(p)X <sup>2</sup> ,01	Québec %	CND/EU %	(p)X <sup>2</sup> ,046
1	5,8	8,8		27,2	22,7		7,7	3,6		26,7	21,9		7,9	—		27,7	—	
2	22	3,6		25,6	27,5		20,5	7,2		26,3	22,7		19,2	5,2		26,7	11,8	
3	29,9	23,1		21,7	34,6		29,9	23		21,7	49,4		27,6	29,9		23,8	37,8	
4	19,7	30		15,6	12,6		18,7	33		16,6	—		18	47		13,7	38,6	
5	22,6	34,5		9,9	2,6		23,2	33,2		8,7	6		27,3	17,9		8,1	11,8	
Total	100	100	(p)X <sup>2</sup> ,02	100	100	(p)X <sup>2</sup> ,078	100	100	(p)X <sup>2</sup> ,02	100	100	(p)X <sup>2</sup> ,045	100	100	(p)X <sup>2</sup> ,01	100	100	(p)X <sup>2</sup> ,046

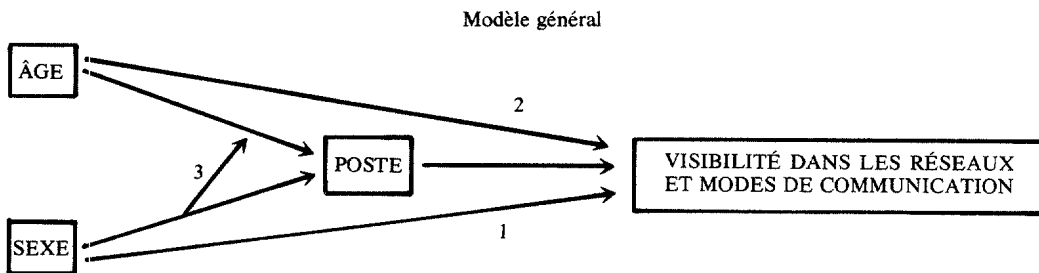
\* Adjoint d'enseignement ou agent de recherche; 2. professeur adjoint; 3. professeur agrégé; 4. professeur titulaire; 5. directeur de Département ou poste de décanat.

culturels et de relations antérieures à leur arrivée au Québec pour s'intégrer selon les normes dominantes à la scène scientifique internationale. Mais contre toute attente il n'en est rien.

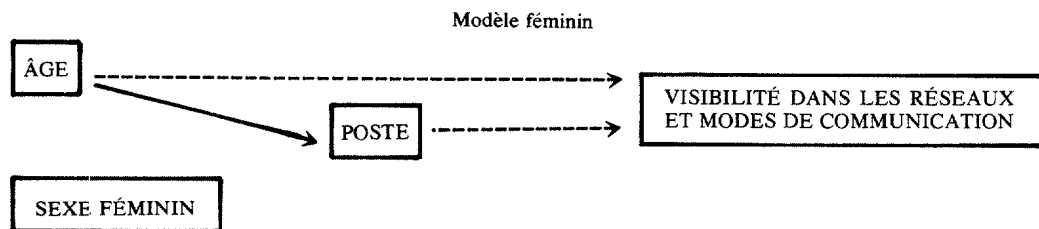
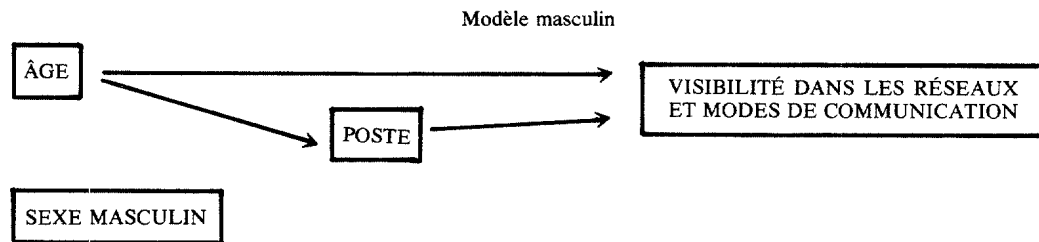
Chez les hommes le fait d'être plus âgé a une incidence nette sur leur niveau et leur mode de visibilité. Mais ce qui en définitive a la plus grande influence, c'est le poste qu'ils occupent à l'université. On s'aperçoit nettement pour eux que plus leur position est élevée, plus il leur est aisé de multiplier à tous niveaux, québécois, canadien, américain des contacts de toutes sortes et surtout le genre de contacts essentiels à l'intérieur des collèges invisibles.

Chez les femmes en revanche rien n'explique ni ne corrige leurs habits d'apparition dans les instances de la communication scientifique : ni l'origine sociale, ni le lieu de naissance, ni le statut civil, ni l'âge, ni le poste. Soulignons encore une fois que même si comme nous l'avons vu l'âge a pour elles une incidence très forte sur le poste, en dépit de cela ni âge, ni poste n'influencent leur présence dans les réseaux de communication.

Le modèle explicatif général où âge, poste, communication s'enchaînent de façon linéaire ne fonctionne donc que pour les hommes. Nous devons dédoubler, scinder le modèle en deux parties distinctes pour montrer que chez les femmes le modèle explicatif est comme disjoint. Une fois dans l'institution scientifique rien ne peut expliquer pour elles, à part leur appartenance sexuelle la façon dont elles se profilent dans les réseaux. Visuellement, logiquement, nous aboutissons à un hiatus, un trou entre le statut hiérarchique des femmes et leur insertion dans la communication scientifique.



1. Le sexe détermine le niveau de présence dans les réseaux scientifiques et le choix des modes de communication.
2. L'âge détermine la visibilité, mais il détermine aussi le poste qui détermine la visibilité. Ces deux relations ne jouent que dans le cas des hommes.
3. Le sexe intervient sur la relation âge-poste.



— relation significative  
 - - - relation non significative

## CONCLUSION

Les résultats présentés doivent être lus comme autant de pistes préliminaires à tester plus avant pour d'autres populations féminines en insertion professionnelle dans un univers traditionnellement masculin. En outre, bien que portant sur des minuties, ces minuties sont nécessaires si l'on veut enfin entreprendre la re-présentation de pratiques qui sans cela resteraient évanouies au regard du scrutateur. Par cette esquisse nous avons donc tenté une mise à jour de stratégies occultes, ignorées, profondes. Les femmes n'apparaissent pas dans les réseaux scientifiques comme les hommes. Ultime-ment elles y sont moins présentes, mais surtout elles s'y insèrent de manière différente. Les femmes scientifiques occupent-elles à la marge des places résiduelles, des places laissées pour compte, ou bien occupent-elles ailleurs, différemment des places impensables, aberrantes selon les paramètres dominants? Les femmes sont non visibles en science, non seulement parce qu'elles sont peu nombreuses, mais aussi, et éventuellement surtout, parce qu'elles empruntent des chemins autres que ceux de leurs homologues masculins et qu'elles le font hors de toute logique pré-établie, pré-dictée, révélant peut-être par là un rapport différent à l'espace imaginaire, un investissement et une appréhension du geste scientifique étrangers à ce qu'on croyait être une convention universelle, allant de soi, et qui en définitive n'est peut-être rien d'autre que du phallogocentrisme! Sans exclure le phénomène ni en nier la réalité, ces constats nous amènent à devoir reconsidérer tout ce qu'on recouvre trop facilement du terme d'autosélection dans l'attitude des femmes. Car tout de même ce qui est frappant et troublant, c'est qu'aucun des statuts d'habitude explicatifs (âge, poste hiérarchique) ne semble surdéterminer les mouvances féminines alors qu'ils s'associent fortement avec celles des hommes. De plus pour les femmes rien dans leur histoire personnelle telle que résumée par leur origine de classe, leur lieu de naissance ou leur statut familial ne semble avoir d'incidence marquante sur leur mode d'insertion en science. Une chose est certaine en fin de compte c'est qu'au niveau collectif les femmes scientifiques payent le prix de leur excentricité et de leur démarquage par rapport à l'orthodoxie institutionnelle; comme pour n'importe quel groupe dominé leurs comportements seront au mieux réduits à ceux d'une sous culture quand ils ne seront pas purement et simplement estimés en termes de compétence moindre ou d'inadéquation. Quoi qu'il en soit la progression de carrière féminine marquera le pas en conséquence.

Avec l'étude de ces stratégies différenciées dans les réseaux de communication il est peut-être possible de mettre à jour une logique — autre — explicative et portée seulement par de la différence sexuelle et non pas par n'importe quel autre support de clivage social. Nous pouvons dès lors supposer que la domination du logos du champ scientifique avec son désir, sa prétention de réduire tout dans l'économie du même ne tient pas: l'effacement de la différence sexuelle dans l'orchestration du cheminement est impossible. La scénographie de la communication scientifique ne peut peut-être pas s'écrire et se réduire comme prévue. La résurgence du féminin comme seule voie d'explication directe de l'attitude des femmes, sans aucune autre médiation — aucune variable intermédiaire — nous mettrait-elle face à un impensé sociologique?

## RÉSUMÉ

À partir de l'analyse de données factuelles provenant d'un sondage auprès d'un double échantillon représentatif d'hommes et de femmes scientifiques québécois, il est possible de mettre à jour des cheminements aboutissant à des occupations de places, différenciées selon le sexe des acteurs. L'analyse repose en particulier sur les habitus d'insertion dans les réseaux scientifiques et révèle que c'est beaucoup plus en termes d'altérités éventuellement irréductibles qu'il s'agit de lire les résultats plutôt qu'en simples conséquences d'inégalités structurelles. En effet les femmes semblent échapper complètement à la logique de la formalisation dominante du champ scientifique, révélant par là une appréhension de cet espace radicalement différente de celle de leurs homologues masculins. Qui plus est, aucune des variables explicatives du comportement des hommes ne peut jouer le rôle de prédicteur dans le cas des femmes: ni origine sociale, ni lieu de naissance, ni âge, ni poste,

ni statut civil n'interfèrent de façon significative dans leur mode d'insertion. Le schéma explicatif général de l'insertion dans les réseaux scientifiques doit donc être scindé afin de mettre à jour deux logiques distinctes : la logique masculine et la logique féminine.

#### SUMMARY

The analysis of factual data collected from a survey of two representative samples of men and women scientists in Quebec has made it possible to define itineraries leading to occupying a specific place in scientific networks, differentiated on the basis of the sex of the individual. This analysis, of which the main focus is the mode of insertion into scientific networks, reveals that the results must be read far more in terms of possible irreducible otherness than as the simple consequences of structural inequalities. In fact, women seem to escape completely the logic of the dominant formal structures of the scientific field and thereby have a radically different relationship of it from that of their masculine counterparts. What is more, none of the variables which explain men's behavior has predictive value for women : neither social origin, birthplace, age, position, nor civil status intervene in a significant manner in their means of insertion. The general model for the insertion into scientific networks must therefore be split into two distinct logics : one for men and the other for women.

#### RESUMEN

À partir del análisis de los datos provenientes de una encuesta que comprendía una doble muestra representativa de hombres y mujeres científicos quebequenses, ha sido posible mostrar el recorrido que conducen a ocupaciones de puestos diferenciados según el sexo de los actores. El análisis se basa en particular sobre los comportamientos de inserción en los complejos científicos y revela que se deben interpretar los resultados no como simples consecuencias de desigualdades estructurales sino más bien en terminos de diferencias eventualmente irreducibles. Efectivamente las mujeres parecen escapar completamente a la lógica de la formalización del campo científico, mostrando así una aprehensión de este espacio radicalmente diferente de aquella de sus homólogos masculinos. Lo que es más, ninguna de las variables explicativas del comportamiento de los hombres puede servir para predecir el comportamiento de las mujeres ; el origen social, el lugar de nacimiento, la edad, el puesto, el estatuto civil no interfieren de una manera significativa en el modo de inserción de las mujeres. El esquema explicativo general de la inserción en los complejos científicos debe entonces dividirse con el fin de hacer resaltar dos lógicas distintas, la lógica masculina y la lógica femenina.